L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 20 SEPTEMBRE 1881. 55me Année.

Dudonc, Dennet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
MARDI, 20 SEPTEMBRE 1881.

LA MORT
— DU —
Président Garfield.

La mort du président Garfield, prévue depuis longtemps, en dépit des doctes bulletins de la faculté appelée à lui donner des soins, causera moins de sensation qu'elle n'en aurait causé quelques jours seulement après l'attentat de Guiteau. Alors on avait conçu l'espoir que le Président pourrait se remettre. On le désirait si vivement qu'on s'était habitué à croire à sa convalescence comme à une chose certaine. Mais depuis ce dernier rechûte, on n'y croyait plus.

Le voyage de Long-Branch n'avait inspiré aucune confiance; ensorte que la nouvelle de la mort du Président ne peut plus surprendre personne. Beaucoup de gens qui la déploreront diront même que, puisqu'elle devait arriver, il vaut mieux qu'elle ait eu lieu plus tôt que plus tard, car tout le monde était en proie à une anxiété pénible. On souffrait des souffrances d'un homme qui est resté presque immobile sur son lit, toujours entre la vie et la mort, pendant plus de dix semaines.

Le dernier bulletin qui annonce qu'il a cessé de souffrir mettra un terme à l'anxiété douloureuse de la nation, et l'on ne parlera plus de Garfield que pour la valeur historique à laquelle il avait droit. Il avait commis de grandes fautes avant d'arriver à la présidence, mais ces fautes disparaissent devant la tombe où il s'est pas descendu sans les avoir expiées. L'histoire qui fera un livre dira ces fautes, mais nous les passerons sous silence dans cet article de journal, écrit plutôt pour enregistrer un fait et une date, que pour juger l'homme dont la mort causa des regrets universels.

Nous ne pouvons nous empêcher de dire, cependant, que le président Garfield par son obstination a été le propre instrument de sa ruine. S'il ne se fut pas acharné à substituer un de ses favoris, dans une place lucrative, à un officier public irréprochable et soutenu par tout le commerce de la plus grande ville des Etats-Unis, la scission d'un sénateur trop fameux, aurait été évitée, et Guiteau n'aurait pas eu de prétexte pour commettre son assassinat politique.

Vraisemblablement, il ne l'eut pas commis, et aujourd'hui Garfield serait plein de santé, occupant avec honneur et puissance la première place de la République.

Son obstination a eu le plus déplorable résultat, car il en a été la victime, et pour la Nation le remplacement d'un homme par un autre à la Douane de New-York, était certainement la chose la plus indifférente du monde, mais à laquelle le Président seul avait mis une passion presque désordonnée.

Garfield en insistant plus que de raison sur une très petite affaire à laquelle, nous le répétons, le pays ne s'intéressait guères, et même ne s'intéressait pas du tout, a montré qu'il ne possédait pas cette philosophie souple de l'homme d'Etat qui compte pour rien ses animosités ou ses préférences personnelles, et qui sait les dissimuler à propos, et même les éteindre tout à fait, dès le moment qu'elles peuvent susciter des troubles quelconques et nuire à l'harmonie qui doit toujours régner dans le gouvernement d'un grand pays.

Nous déplorons toujours cette brouille qui a eu pour le président Garfield de si lamentables conséquences, et dont le résultat final est de lui donner pour successeur justement l'homme qui soutenait le sénateur auquel le Président avait déclaré la guerre, en disant tout au moins il avait affecté de ne pas redouter le courroux. Nous le déplorons d'autant plus que cette rupture était inutile, et qu'elle n'a chatouillé qu'un instant les passions de Garfield et celles d'un seul membre de son cabinet, du membre le plus fougueux et le plus intransigeant.

Garfield a été le troisième président, mort avant la fin de son terme, et le quatrième, si l'on compte Lincoln qui avait fini un terme mais qui commençait le second. Le général Harrison mourut un mois après son avènement à la présidence; le général Taylor 18 mois après, et Garfield, assassiné comme Lincoln, n'a été président que pendant six mois et demi.

Garfield a vécu assez longtemps après sa blessure pour jouir, autant que souffrances cruelles pouvaient le lui permettre, des assurances de sympathie de tout le peuple américain et des peuples étrangers représentés par leurs gouvernements. Les princes couronnés se sont empressés de lui adresser des expressions très vives de regret et de condoléance.

Il a eu que les bulletins de sa santé étaient attendus en tous lieux avec des inquiétudes extrêmes, et que dans le dernier des hameaux comme dans toutes les villes des Etats-Unis, on avait adressé au ciel des prières ferventes pour son rétablissement. Si l'Empereur de Russie est survécu à l'explosion de la machine infernale qui a terminé sa vie, il n'est guères pas exclu plus de sympathie et de regret que le président Garfield: il en est peut-être excité moins.

Ainsi, pendant ces longues souffrances, le Président a en cette joie de savoir qu'il était estimé de toute la nation, et que même l'esprit de parti n'était effacé pour ne pas faire exception à l'horreur qu'inspirait le lâche attentat commis sur sa personne. Il n'a pu éprouver longtemps cette satisfaction morale, mais elle a dû adoucir ses derniers moments.

LONG-BRANCH.

On trouvera dans nos dépêches de la quatrième page tous les bulletins relatifs aux derniers moments du président Garfield, mort hier soir à 11 heures moins un quart.

Nous publions aujourd'hui, sur les [illegible] l'émigration, un descriptif intéressant [illegible] que le pseudonyme; nous le signalons à la bienveillante attention des capitalistes, des agriculteurs, des sociétés d'immigration, et des partisans des mesures contraires.

Notre chapelier pour dames, à $1.00 la pièce. Moulin Rouge.

Le surplus dans les recettes du budget.

Le Conseil de ville, en comité général, a adopté hier la répartition du surplus des recettes, dans l'exercice de la présente année, entre les divers départements municipaux. Ce surplus s'élève à un peu plus de $75,000. Nous avions conseillé un emploi différent de cette somme. Ayant plus de $500,000 à payer l'année prochaine pour satisfaire des jugements pour dettes, et ayant déjà payé cette année et l'année précédente pour plus de $500,000 pour satisfaire des pareils jugements, nous pensions qu'il serait plus judicieux et aussi plus constitutionnel d'employer tous les fonds disponibles, en dehors des dépenses prévues dans le budget légal, à éteindre ces dettes afin de réduire le plus vite possible le taux de la taxe à la limite fixée par la loi de 1876.

Cette limite devant être dépassée de vingt mille au moins, qu'y avait-il de plus naturel que d'appliquer tous les moyens disponibles de la municipalité à l'extinction de ces dettes pour lesquelles nous sommes obligés de faire infraction non seulement à la limite constitutionnelle mais encore à la limite légale? Nous persistons dans cette opinion, et nous engageons le maire Shakespeare à la prendre en considération. La répartition a passé dans le comité général, mais non au Conseil; en conséquence nous avons encore l'espoir que cette répartition sera mise de côté pour un emploi plus favorable à ceux qui, dans tous les temps, supportent exclusivement le poids des charges publiques.

Le *Picayune*, dans son numéro de dimanche, a publié un article fort intéressant du colonel W. M. Burwell sur le commerce et l'avenir de la Nouvelle-Orléans. Le colonel passe en revue beaucoup de choses et les expose comme un homme entièrement maître de son sujet, et aussi comme un homme animé de convictions profondes. Tous ceux qui auront lu cet article auront gré à l'auteur de l'avoir écrit, car il laisse percer à chaque ligne le désir ardent que ses prophéties se réalisent. Le colonel Burwell peut, à bon droit, être compté parmi les meilleurs amis de cette ville.

Bourse nationale du coton.

Nous devons à M. Henry G. Hester, secrétaire de cette Bourse, communication d'un rapport officiel sur la récolte de coton des Etats-Unis pour la période 1880-81. Ce rapport est un véritable tableau, chargé de chiffres, et qui mérite d'être étudié en détail. Nous en ferons demain le résumé aussi fidèlement que possible.

Sucreries centrales en Louisiane.

(Correspondance.)

Nille-Ibéria, Lne, 17 septembre 1881.

MM. les Editeurs de l'*Abeille*.

Je suis prié, par les petits habitants de deux régions éloignées, de vous adresser qu'ils sont disposés à donner, à peu près à ceux qui moudront dans leur rayon une sucrerie centrale, tout le terrain nécessaire pour son exploitation; de plus ils offrent de passer un contrat pour leur confier leurs cannes à rouler pendant *dix ans*, ou à les vendre à la tonne, au prix du sucre, rendues sur les cannes livrées à l'usine, mais ils préféreraient la seconde manière, qui, à mon avis, est plus simple et fait courir moins de risques au manufacturier. L'une des sections est à deux milles de la Nille-Ibéria, l'autre à huit milles; chacune d'elles est facilement accessible en toute saison. Dans un rayon d'un mille et demi, on peut cultiver de 1500 à 2000 arpents de cannes.

La population est presque exclusivement blanche et créole, et la majorité se compose de petits fermiers, ce qui, en cas de familles françaises d'immigrants, offrirait immédiatement une position convenable à tous, car on ne peut l'ignorer, les cultivateurs européens trouveraient là ce qu'ils ne peuvent obtenir sur les habitations où l'élément noir domine. J'écris à la hâte, le train s'approche, mais je tiens à ce que vous ayez la primeur de cette offre.

Votre dévoué,
CHS. ECCUDIER.

M. Bonvallet est propriétaire du "Golden Crescent Vineyard," (à Belle Park, Illinois)—établissement auquel le Bureau d'agriculture de l'Etat a décerné deux médailles d'argent.

La culture de la vigne en Louisiane.

(Communiqué.)

Belle Park, Illinois, 15 septembre 1881.

A Messieurs les Editeurs de l'*Abeille*:

Messieurs,

Il y a deux ans, j'étais traité d'optimiste par votre journal, parce que je disais que la Louisiane pouvait produire assez de vins, à très peu de frais, de manière à ce qu'ils puissent être envoyés en France; maintenant, je vois que vous demandez des vignerons pour développer l'industrie vinicole dans la Louisiane. C'est un bon signe; seulement, si vos émigrants sont européens, ils auront tout à apprendre, même à supprimer leur outillage, se servir de sécateur au lieu de la serpette, se servir de la charrue et du "cultivateur" américain, au lieu de la houe, changer la distance de leurs plants de vignes dans le champ, supprimer toutes les notions d'abris, modes de culture, de taille, d'ébourgeonnage, de situations, se méfier, surtout, des terrains riches,—en un mot, tout apprendre à nouveau, voire même la fabrication du vin. C'est à cette seule condition qu'ils obtiendront le succès, car le climat américain est tout autre que le climat d'Europe en général pour la culture de la vigne, mais après avoir étudié le climat même même sur un terrain propice, je dis que la vigne, à l'Est des Montagnes Rocheuses (ici, aux Etats-Unis) peut rapporter de 200 à 500 dollars l'acre, tandis qu'en Californie, elle ne donne que 90 dollars.

Le vin de la vallée du Mississippi a du nerf, du bouquet, se transporte, supporte tous les climats quand il est produit d'un terrain sain, que les raisins sont bien mûrs, que le vin est par, c'est-à-dire non mélangé avec de l'eau, du sucre, ou de la glucose dans la fabrication comme il y en a beaucoup. Je le répète, il pourra même se vendre en France et y avoir sa place, tel que les vins du Cap ou d'autres contrées dégrade, par le vin américain à son bouquet à lui, et quand on est habitué à ce boire du bon, on l'aime autant, sinon plus que n'importe quel autre; il est supérieur à table, pour supporter de l'eau, est plus économique que n'importe quel autre vin.

Voilà donc un avenir pour la Louisiane, qui, comme je le disais, peut planter beaucoup de vignes dans les terres hautes à napins.

Quant à la Californie, son vin s'aplatit lorsqu'on y met de l'eau; c'est un grand défaut, c'est ce qu'on appelle le manque de nerf, qui lui a été reproché en Allemagne.

Cest dit, je crois pouvoir penser que quand la Louisiane sera toutes ses terres vignes en plein rapport, vous n'aurez plus à vous occuper des autres récoltes: comme de la vigne, elles ne seront plus que secondaires, vu que la vigne, étant sur un terrain bien drainé, ne craint pas l'humidité ni sécheresse. Ici, cette année, quand les mois de chaleur, sans pluie, atteignaient 80 à 104, elle n'en eut que plus vivace, feuilles vertes et fruits à perfection.

Tel est, Monsieur, le résultat de mes observations après 16 ans d'études sur la vigne en Amérique.

Veuillez accepter mes salutations empressées.

P. A. BONVALLET.

Les robes nouvelles de dames, sont avec [illegible] Moulin Rouge.

VIGNES CENTRALES.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

L'accueil bienveillant fait par l'*Abeille* à mes communications relatives aux vignes centrales m'impose le devoir de les rendre aussi complètes que possible.

Je me suis un longtemps, dans la pensée que des plumes plus autorisées que la mienne viendraient jeter sur la question des lumières qui me font peut-être défaut. Mais puisque personne ne prend la parole, je ferai de mon mieux pour traiter un sujet si important à la prospérité générale de l'Etat. Je crois que le silence nous est nuisible. Il faut qu'on connaisse et nos ressources et nos besoins. Les unes n'ont d'égales que les autres.

Pour développer ces ressources, il nous faut des capitaux, des capitaux considérables. Nous ne saurions les trouver parmi nous. A qui les demander? évidemment au Nord et à l'Europe. Comment les demander? Par la publicité de la presse. Nous les obtiendrons sûrement dès que les capitalistes connaîtront les avantages qu'offrent notre agriculture et notre industrie sucrière. Le premier se chargera de ce soin.

Outre le capital nous avons besoin de bras, d'ouvrs, c'est-à-dire d'émigrants. Ils ne peuvent venir d'un grand nombre de jours pour l'attirer à nous. C'est-elle en grande partie qui l'a dégagée en représentant la Louisiane comme un pays ruiné, en proie au vol, à la spoliation légale sous le régime des Warmoth et de Kellogg. C'était une nécessité politique. Bien plus c'était vrai. Mais toute vérité n'est pas bonne à dire. Heureusement la presse a été comparée à la lance d'Achille, qui blessait et guérissait à la fois. Elle a fait en partie le mal; elle le réparera.

Pour ce faire, elle n'aura encore à dire que la vérité. A savoir que la Louisiane est le pays le plus riche du monde agricole. Que l'homme, qui n'y vit pas dans l'aisance avec le travail de ses bras, n'en a qu'à s'en prendre à sa propre paresse ou à sa propre négligence. Que les hivers y sont doux, permettant un travail constant, hautement rémunéré dans les districts sucriers. Que les étés, quoique chauds, sont encore des étés tempérés, le thermomètre ne s'élevant guère au-dessus de 30° à 33° centigrades.

Le premier fera cela pour nous. Elle nous aidera aussi à mettre à néant les fausses notions répandues sur notre compte. Elle arrivera peut être aussi à persuader aux fermiers de l'Ouest que nous ne déjeûnons pas le matin d'un nègre et qu'ils ne soupons pas le soir d'un yankee plus ou moins *carpet-bagger*. Tout cela nous aidera, mais cela ne suffira pas à attirer l'émigration parmi nous.

Pour que l'émigrant nous arrive, il faut d'abord qu'on veuille l'attirer et pour que cette volonté vienne aux plus sceptiques il faut qu'ils puissent vouloir. Un émigrant ne va pas quitter le courant qui le mène à l'Ouest sans être sûr de trouver dans le pays inconnu où l'on veut le conduire, bon souper, bon gîte et le reste. Or, jusqu'ici, x-l-on été en mesure de lui fournir même un bon gîte? Je le demande aux gens de bonne foi.

Le planteur n'a pas les ressources nécessaires pour construire aux émigrants des logements convenables; pour les fournir d'animaux, de vêtements, de provisions, en un mot, de ce qui est nécessaire pour leur bien-être présent et leur succès à venir. Voilà la vérité!

Croit-on que des brochures, des circulaires, des réclames suffiront à nous amener l'émigrant? pareille illusion serait enfantine. Sans doute quelques esprits hardis, aventureux, se laisseront entraîner, mais ce sera un malheur, car ils ne trouvant rien qui ressemble à ce bien-être et cette prospérité promis dans les prospectus, ils prendront le pays en horreur et répandront partout où ils iront de fausses notions sur notre état social et nos ressources. Qu'on n'appelle l'émigrant que lorsqu'on sera sûr de lui procurer un bien-être et un avenir.

Il y a huit ans, je me trouvais à Paris, ex-ancien officier français, qui avait servi la Confédération de 1862 à 1865, interrogé par moi s'il ne pourrait pas envoyer des émigrants en Louisiane, me répondit: "Que voulez-vous qu'ils y fassent?" Je m'insurgeai contre cette réponse, mais, après réflexion, je fus obligé de convenir que la perspective à offrir à un émigrant agricole n'était pas brillante à cette époque. Mais nous n'hésitons pas aujourd'hui à dire que l'émigrant peut venir en Louisiane avec des chances assurées de succès, tandis qu'il y a peu d'années encore nous nous serions fait un cas de conscience de l'y attirer.

Que pouvait-on lui offrir à cette époque? La culture du coton! avec les sacrifices qui rendent facilites et grandes et les usuriers qui dévorent le coton après qu'on la cueilli? la culture de la canne! c'est-à-dire un palement comme travail: pour à gages on une récolte à entreprendre à la part. Les gages de France, sont proportions gardée, aussi élevés que les travail à la part n'a enrichi ni les travailleurs, ni les patrons. Pourquoi? Cela serait facile d'en donner la raison, mais comme tout cela est mort on va mourir, il n'y a pas nécessité de nous y attarder. Enfin vous nous morte et retournons à la bataille.

Aujourd'hui tout est changé. Le travailleur est sûr de tirer un parti avantageux de sa récolte. Il a on il aura l'usine centrale. Chaque jour il apportera à la balance de l'usine une partie de sa récolte. Ce sera autant d'enlevé contre le gingoo. Il n'aura plus à discuter des comptes pour savoir ce qu'il doit pour les frais de roulaison, ce qui lui revient sur le net produit de sa récolte vendue en ville par un homme qu'il ne connaît pas. Son compte d'aujourd'hui sera clair et net. Tant de tonnes, tant d'argent à recevoir.

Plus de bois à couper et à transporter. Partant, il pourra labourer ses terres, refaire ses fossés, entretenir sa ferme, pendant le temps qu'il employait auparavant à se procurer du combustible. Quelle différence pour la bonne venue et le coût de la récolte de l'année suivante!

Sans doute les tonnes de cannes ne rapportent encore qu'un prix médiocre. Mais que le cultivateur s'en remette au temps pour que on deuxième obtienne de pleins prix. A mesure que l'outillage s'améliorera, qu'on augmentera ainsi le rendement du sucre en qualité et en quantité, le prix de la tonne s'élèvera. L'intérêt du manufacturier est de payer la canne un prix élevé, qui seul peut encourager le producteur agricole. Il n'y a pas d'autre moyen d'arriver à une grande production, et nous savons que c'est dans le chiffre élevé des milliers de livres fabriquées que l'industrie sucrière a trouvé sa prospérité en France et en Allemagne.

D'ailleurs si le manufacturier n'a pas assez d'intelligence pour comprendre que son intérêt est d'améliorer le plus possible le sort de l'agriculteur, la concurrence le lui en fera voir la nécessité.

Nous pouvons donc offrir à l'émigrant une perspective heureuse et il peut venir à nous sans crainte pour l'avenir. C'est un grand point d'obtenu. Mais, encore une fois, si nous voulons le garder parmi nous et l'attacher à notre sol, il faut nous préparer à le recevoir. De là dépend le succès. Un émigrant qui réussit en attire cent autres. Un émigrant qui se dégoûte fait autant de plaintes en éloignant mille. C'est l'histoire du passé, et cette histoire de l'avenir si on recommence les mêmes erreurs.

Mais pour les bien accueillir, il nous faut des ressources pécuniaires. Combien de planteurs sont en mesure de faire les frais de premier établissement d'une ou de plusieurs familles d'émigrants!

C'est pourquoi nous disons que la question d'émigration est connexe avec la question d'argent. Elles se tiennent et bien ensemble, qu'on peut dire avec autant de raison: le capital nous demande l'émigration, que: l'émigration nous amènera le capital. Il nous faut l'un et l'autre. Pour en obtenir, il nous faut de plus de créer des usines centrales doublées d'agences d'émigration. Cela va de soi, car la seule difficulté que l'usine centrale peut rencontrer sur son chemin est précisément le manque de bras. Mais comme elle est très favorable à la petite culture, elle sera elle-même le plus grand encouragement à la venue parmi nous des émigrants. La société d'émigration sera donc le corollaire indispensable non moins qu'heureux de l'usine centrale.

E. S.

M. W. E. Murphy, avocat, vient de transporter son bureau dans la rue de la Douane, No 77, entre la rue de Chartres et le Passage de la Bourse.

Membles à l'occasion—Jouets prochain. MM. Roy, à l'Opera vendront le No 100, de la rue pleasde, des membles de salons et chambres.

Louisiane.

L'Observateur de St Martinville, du 17 septembre:

L'état sanitaire de notre paroisse n'est pas des plus satisfaisants. Nous avons beaucoup de fièvres, et plusieurs enfants sont morts de fièvres pernicieuses cette semaine. La coqueluche joue aussi son rôle, mais cette maladie, plus fatiguante que dangereuse, ne fait pas de victimes. Nous espérons que les premiers vents froids d'automne mettront fin à ces maladies qui résultent en grande partie de la chaleur intense que nous avons éprouvée cet été, ajoutée aux miasmes se dégageant des mares desséchées par la sécheresse extraordinaires qu'il a fait cette année.

Samedi dernier, un nègre nommé Brown a mis le feu chez M. Arcade Gauthier et n'a réussi heureusement qu'à incendier une meule de foin. Les voisins se sont emparés de lui et ont été ce point de le juger pardevant la cour Lynch. Il est en prison et son affaire est fixée pour la semaine prochaine. Nous attendons avec impatience l'issue de ce procès.

Trois tentatives d'incendie pendant la semaine, cela promet.

—L'avant-garde de l'armée des frimas est arrivée parmi nous jeudi. Un vent du nord assez piquant a fait une reconnaissance d'avant postes et les zéphyrs ont battu en retraite, nous laissant à ce merci. Il nous a falu ouvrir aux armes et endosser nos armures d'hiver pour nous protéger et soutenir tant bien que mal l'attaque inattendue, car nous ne nous attendions pas à un si rude assaut en septembre. Aussi les ménagères sont devenues soucieuses car elles prévoient une campagne cruelle cet hiver.

Le *Journal d'Ibéria*, du 17 septembre:

L'état sanitaire de la paroisse n'a jamais été plus satisfaisant.

—Elle a fini par tomber la pluie tant désirée par nos planteurs. Il était temps, car nos citernes étaient vides, et la canne souffrait énormément.

—Rien de nouveau, lecteurs, à vous apprendre, cette semaine. Notre village est désert, les habitants sont occupés en ce moment à la cueillette du coton. La moisson du riz est en partie terminée. Le rendement n'est pas mauvais, il n'y a pas lieu de se plaindre. Si les botaniques et riziers ont été favorisés, nos sucriers ont beaucoup souffert et éprouveront de fortes pertes, car beaucoup d'entre eux ne rouleront pas cette année, ils garderont toutes leurs cannes pour planter l'année prochaine.

La Sentinelle de Thibodaux, du 17 septembre:

La pluie si longtemps désirée par les résidents de Thibodaux est par tous les planteurs qui se sont venus mercredi dernier. Cette bien heureuse pluie a d'abord eu pour effet d'abattre la poussière des rues et des chemins, de mettre de l'eau dans les citernes, épuisées par les besoins journaliers et avec l'influence d'une température propice elle donnera à la végétation qui dépérissait, une nouvelle force de végétation.

—L'assesseur de la ville de Thibodaux vient de compléter son tableau d'assessment pour l'année 1881. D'après ce tableau les propriétés foncières sont évaluées à $186,940,00, les propriétés mobilières ou personnelles à $68,765,00, et le capital investi dans le commerce à $243,775,00, le tout formant un total de $239,480,00. Les taxes à prélever sur cet assessment sont de dix mille, réparties comme suit:

Taxe d'école	2½ mills	$ 598 70
Taxe de corporation	7½ mills	1796 10
Total	10 mills	$2,394 80

En sus de la taxe municipale, les contribuables résidant dans les limites de la corporation ont à payer les taxes d'Etat, de paroisse et de levée, se montant à $3592 20, savoir:

Taxe d'Etat	6 mills	1436 88
Taxe de paroisse	6½ "	1555 62
Taxe de levées	2½ "	598 70
Total		$3,692 20

—La foire qui a eu lieu samedi et dimanche dernier à Ste-Marie, et dont la produit est destiné à l'achèvement de l'église, a été un véritable succès. Les recettes se sont élevées à la somme de $775 et tous ceux qui ont participé à cette fête se sont retirés on ne peut plus satisfaits des attraits sans nombre qu'elle offrait. La bande de musique et le club dramatique de Lockport, tous les deux sous l'habile direction de M. J. A. Matherine, ont eu s'attirer des éloges mérités et ont énormément de la nombreuse assistance.

—Conformément à une convocation adressée aux ex-soldats confédérés de la paroisse Lafourche, une réunion a eu lieu samedi dernier dans le bureau du juge Caillouet. Le capitaine L. Guion a été appelé au fauteuil et H. C. Coulon a été élu secrétaire. Après que le président eut expliqué l'objet du meeting, les comités suivants, composés de trois personnes chacun, ont été nommés, savoir: comité de finances—col. L. Bush, capt. P. E. Lorio et Paul Thibodaux; comité d'arrangements—MM. Louis Aucoin, J. M. Walsh et Prosper Toups; comité de statistiques—major S. T. Grimmonore, major C. Legarde et Hs N. Coulon.

A la suggestion du comité d'arrangements, le président a été autorisé à convoquer une nouvelle réunion dans le but d'effectuer une organisation permanente.

Le *Méridional d'Abbeville* [paroisse Vermilion], du 17 septembre:

La sécheresse continue à sévir dans notre paroisse, et le vent qui souffle la nuit, du nord, pendant le jour souffle du sud-est, indication de pluie, et cependant il ne pleut pas. La récolte de riz est à peu près perdue; le coton est mûr de force, et la canne à sucre souffre beaucoup.

—Nous nous plaisons à constater que les voies ferrées approchent graduellement d'Abbeville. La Saline n'est pas très éloignée de notre village, tout au plus 15 milles. Le chemin de fer (narrow gauge), de Jeanerette et Cypremort, il est de toute probabilité, viendra s'arrêter à la Saline, pour le moment; mais plus tard pourquoi ne le pousserait-on pas plus loin? 15 milles de rails franchissant l'espace qui nous sépare de Pilie, et nous serions en communication directe avec le monde. Aller à Pisquemine d'ici serait l'affaire d'une journée, aller à Jeanerette serait l'affaire d'une heure et quart. Les habitants des environs de Jeanerette font des efforts inouis afin d'attirer dans son sein le commerce de l'Ouest de la Louisiane. Ibéria a toutes les chances du monde d'ouvrir l'issue naturelle. La nature orda cette ville pour en faire un centre de commerce, mais quoi? aucun de ses dignataires ne semble s'intéresser à son bien être. Jeanerette étant plus éloigné du centre, et l'Ouest de la Louisiane, l'Ouest fait le tour d'Ibéria, laissant à sa droite et vient se poser sur l'héritier des biens qui appartiennent de droit à cette première ville. D'un autre côté, ce village, qui est le centre d'un fort commerce, communique directement avec Pisquemine. Nous n'avons rien à prédire en ceci. Que l'un ou l'autre centre nous tende la main, nous l'accepterons de bon cœur.

—Depuis quelques jours, beaucoup de personnes abreuvent chez elles leurs animaux, surtout les laitières et les animaux doux. Ces pauvres animaux ont l'air de vous supplier de leur faire la charité d'un peu d'eau. Le Bayou Vermilion est à proximité, mais les bêtes à cornes n'ont pas l'instinct de s'y rendre pour boire.

L'Etoile d'Ibéria, du 17 septembre:

Enfin, mercredi dernier, nous avons eu ce qui nous a semblé être une pluie assez peu générale dans notre section. Dire tout le bien qu'elle a dû faire aux cannes serait oiseux; malheureusement, comme le coton était ouvert en très grande quantité, une certaine portion pourrait fort bien être avariée ou même perdue, si la pluie continuait, comme il est raisonnable de le penser, jusqu'à la fin de l'équinoxe. Si elle n'est pas accompagnée d'un grand vent, il est probable que nos habitants pourront sauver la plus grande partie du coton, sinon le tout.

—Nous nous reconnaissons coupable de négligence, en n'ayant pas assisté à l'épreuve du moulin à riz de notre ami M. Fly, bien que nous ayons été prié dernièrement. Notre tort est d'autant plus grand, que nous avons la prétention de croire que tout ce qui peut être utile à nos habitants, a toujours été mentionné par nous, aussitôt que nous en avons eu connaissance. Cette fois nous nous sommes laissés devancer, sans avoir à donner aucune excuse valable. Heureusement que le mal n'est pas grand, et que nous pourrons rendre justice à notre ami lorsqu'il l'essaiera de nouveau, si toutefois il veut bien nous en donner avis.

D'après ce qu'en dit notre confrère du "Courier de la Louisiane," nous devons croire que l'invention est des plus remarquables.

Nous en sommes heureux et souhaitons tout succès à notre ami et compatriote.

—Nous avons fait, lundi dernier, une petite excursion dans la prairie de la petite Anse, et avons constaté, que les animaux qui ont tant souffert l'hiver dernier, sont en parfait état. L'eau, cependant, très rare, parceque tous les plâtins et les coulées étaient à sec. Si, comme nous le pensons, la pluie de mercredi dernier n'est étendue jusque là, elle évitera aux habitants de cette région un très grand travail, car ils n'avaient d'autre ressources que de conduire leurs animaux, pour les faire boire, à une très grande distance.

Chemin de fer de St Louis, Chicago et Nille-Orléans.—La dernière excursion a eu dimanche par le grand chemin de Jackson sera lieu dimanche 18 du courant.

Nouvelles Télégraphiques.

L'entrevue de Dantzig.

Le Herald a reçu de son correspondant à Saint-Pétersbourg la dépêche suivante portant la date du 14:

L'entrevue des deux empereurs à Dantzig a été ménagée par le grand-duc de Mecklembourg et par sa fille. Le grand-duc avait proposé cette entrevue à l'empereur Guillaume, tandis que sa fille, dont l'influence sur le grand-duc Wladimir, son mari, est énorme, s'employait dans le même but à Saint-Pétersbourg.

Restés seuls, les deux souverains s'embrassèrent cordialement, après quoi le czar prononça les paroles salvantes que je rapporte presque textuellement: "Je suis venu vous dire que j'ai hérité des sentiments que mon père a toujours professés à votre égard. J'y resterai fidèle pendant toute mon existence. Je suis heureux de l'occasion qui m'a permis d'en donner l'assurance à Votre Majesté". Afin de prouver qu'il n'y avait aucun mystère, ce discours a été répété au prince de Bismark. Quoique ce nul document n'ait été signé, il est évident que des engagements solennels ont été contractés. Le czar a promis que si l'Allemagne venait à être engagée dans un conflit armé, la Russie garderait la même attitude qu'en 1870.

L'empereur d'Allemagne a répondu aux compliments de son petit-neveu et la conversation est tombée sur les nihilistes.

Le correspondant du Herald peut ajouter:

Je vous transmet des extraits d'un important article publié ce matin par le Journal de Saint Pétersbourg: "Si nos confrères veulent examiner soigneusement la situation, ils verront que dans la entrevue, celle de Gastein et celle de Dantzig, se complètent mutuellement et consacrent l'union des trois empires qui a besoin, pour vivre en paix et en harmonie, d'assurer sans démoncerd son développement. En ce qui nous concerne, plus particulièrement, si, comme on le dit, l'empereur est le plus russe de tous les russes, il est certain que dans le contact, comme toujours, il a toute la Russie derrière lui." Le Journal de Saint-Pétersbourg attaque ensuite le Temps de Paris.

"Le Temps parle des mesures contre "un ennemi commun qui menace ouvertement les monarques" lesquelles ont été discutées à Dantzig. Nous ne savons si le télégraphe a déformé l'article du Temps ou si réellement le passage en question a été publié dans ses colonnes. Dans ce dernier cas nous n'hésiterons pas à dire que ce noble journal a fait preuve d'une sagesse téméraire. Il est plus qu'un peu à regretter les bons résultats qu'on peut attendre de l'entrevue de Dantzig, c'est certainement le parti révolutionnaire cosmopolite, le parti de l'anarchie, parce que l'union des trois empires du Nord peut être considérée comme une garantie contre l'esprit révolutionnaire de notre époque.

Nous pourrions appeler cette union un boulevard monarchique contre les attaques du parti de désordre, dont les agissements nous paraissent le droit de le faire considérer comme l'ennemi d'autrefois, ennemi des monarques. Témoin les abominations de la Commune, dont les traces ne sont pas encore effacées à Paris; les deux attentats complètes récemment découverts à Liverpool et, pour ne pas nous éloigner de notre sujet, l'attentat contre la vie du président de l'Union américaine. Ces exemples suffisent seuls à montrer que les intrigues ténébreuses et les crimes du parti de l'anarchie ne "menacent pas seulement les monarques."

Le prochain ministère.

Paris, 15 septembre—Le journal de M. Gambetta *Paris*, affirme de la façon la plus catégorique que le cabinet Ferry donnera sa démission aussitôt que la publication du décret convoquant la nouvelle chambre, mais que, toutefois, il resterra en fonctions jusqu'à la nomination du nouveau ministère.

La direction du parti bonapartiste.

Londres, 15 septembre—Un télégramme de Paris annonce que le prince Jérôme-Napoléon est décidé à abandonner ses prétentions à la direction du parti bonapartiste en faveur de son fils, le prince Victor.

Combat de quatre jours à Zaghouan.

Paris, 15 septembre—Une dépêche officielle de Tunis dit que le camp français de Zaghouan a soutenu pendant quatre jours l'attaque d'un corps considérable d'insurgés. Les insurgés ont été repoussés. Les pertes du côté des Français sont peu importantes.

Marche des troupes françaises sur Zaghouan.

La Goulette, 15 septembre—Deux mille soldats français sont partis de la Manouba pour Zaghouan.

A Sousse.

Tunis, 15 septembre—On annonce de Sousse que la population des environs de la ville se rassemble pour résister aux Français.

Mouvements de troupes.

Londres, 15 septembre—Deux bataillons d'infanterie et deux batteries d'artillerie ont été embarquée à destination de Tunis. Il règne une grande activité dans l'arsenal de Toulon où des préparatifs sont faits pour l'envoi d'un grand nombre de soldats.

Réparation des canaux tunisiens.

Paris, 15 septembre—Les canaux tunisiens, récemment endommagés par les Arabes insurgés, vont être réparés par des ouvriers du génie protégés par un fort détachement de troupes françaises.

Convention nationale de la Ligue irlandaise.

Londres, 15 septembre.—La convention nationale de la Ligue irlandaise s'est réunie aujourd'hui à Dublin. Mille délégués, parmi lesquels on remarquait MM. Sigar, O'Connor, Sexton, Healy et Sullivan, assistaient à l'ouverture. M. Parnell du président aux applaudissements de tous a prononcé un long discours dans lequel il n'a pas ménagé l'Angleterre. MM. O'Connor et Sexton ont été nommés secrétaires.

La réunion de cette convention est fortement blâmée par les journaux anglais. Le Times termine ainsi son article: "Une fois pour toutes, l'Irlande devrait savoir que ce royaume est et continuera d'être politiquement le Royaume-Uni. La Grande-Bretagne ne tolèrera pas plus de sécession que les Etats-Unis ne l'ont toléré en 1860."

Qu'est-ce que t'as mon bang?
Je cours à cause de mon cordonnier, qui m'a fait des bottines trop étroites et ce qui me vexe que le plus c'est qu'il m'a marqué un prix très doux. Voyez cette pancille!
—Mais tu ne d'une ignorance terrible mon pauvre; fais comme moi: change toi à l'Etoile Rouge et tu n'aura pas cette triste mine, car en sorte parfaitement à l'aise dans tes pantilles.

Perdu.

Perdu hier, enregistrée Gentil et Dauphine A. No 110, un GRIFF noir, répondant au nom de Jimmy, la personne qui le ramènera au No 110 rue Conti recevra des récompenses.
20 sept—2t.

Les étrangers trouveront un véritable bénéfice en achetant leurs pantiers à l'Etoile Rouge.

Décédée hier, à 1½ heures de l'après-midi, à l'âge de 75 ans, Dame A. M. HAYDEL, veuve de M. B Haydel. Les amis et connaissances des familles Haydel, Cornay, Roux et Delaigne, sont respectueusement invités à assister à son enterrement qui aura lieu aujourd'hui, à 4 1/2 heures P. M. Le convoi partira de sa dernière résidence, No 117 rue Champs-Elysées, entre l'Amour et Craps.

Décédée hier, à 9 heures et demie du matin, à l'âge de 36 ans, MADAME JEAN CASSAGNE, née JUSTINE LANDREAU. Les parents, amis et connaissances de la famille sont respectueusement priés d'assister à son enterrement qui aura lieu aujourd'hui, à 4 heures de l'après-midi. Le convoi partira de la résidence de son mari, rue Dauphine, No 161, entre Ste Anne et Dumaine. De la part de son époux.

Décédée, hier après-midi, à trois heures et demie, à l'âge de cinquante deux ans et demi, Dame L. MASSE, née Catherine Virginie Eustis, native de Metz, département de la Moselle, France. Ses amis et connaissances, ainsi que ses familles Barbé, Eustis, Ohl-ne, Elie Garcia et Bottwallon, sont ainsi que les membres des Sociétés "Pélican," "Commerce de la Louisiane" et de l'"Foyer Bienfaisance" qui portent bien cette après midi, à 4 heures. Le convoi funèbre partira de sa dernière résidence rue des Remparts, entre Dauphine et Royale.

Loge Maçonnique No 4.

Décédée hier à 1